

SIGOLÈNE VINSON
Maritima



Maritima

De la même auteure

J'ai déserté le pays de l'enfance, Plon, 2011.

Bistouri Blues, en collaboration avec Philippe Kleinmann, Le Masque, 2007, Le Masque poche, 2015.

Double Hélice, en collaboration avec Philippe Kleinmann, Le Masque, 2011.

Substance, en collaboration avec Philippe Kleinmann, Le Masque, 2015, Le Masque poche, 2016.

Le Caillou, Le Tripode, 2015.

Courir après les ombres, Plon, 2015, Pocket, 2016.

Enfant, je me souviens, Collectif, Unicef/Livre de Poche, 2016.

Les Jouisseurs, Éditions de l'Observatoire, 2017 ; Pocket, 2019.

Sigolène Vinson

Maritima

L^{Éditions de} Observatoire

ISBN : 979-10-329-0445-9
Dépôt légal : 2019, mars
© Éditions de l'Observatoire/ Humensis, 2019
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*Aucune statue du musée Morales
n'a jamais tué personne.*

Histoire des animaux et des hommes

J. Lanon

V - Ichtyologie / xxx - Les muges / § 10 - Le sort de la femelle dite « du chenal »

Elle a grossi dans l'étang, elle mourra dans le chenal, bien avant d'avoir rejoint la mer, comme tous les autres membres du banc, poissons silencieux nageant dans l'onde aux odeurs de large, et parfois aussi d'évier bouché, qui traverse la ville.

Rien ne la distingue des autres muges. Elle a passé l'hiver à brouter la vase, racler le fond du port, arracher les algues aux amarres, décaprer la lie des bouteilles. Ses branchies sont conçues pour filtrer ce que les eaux stagnantes offrent d'organismes en décomposition. L'étang n'est pas immobile. La mer s'engouffre dedans, le vent souffle dessus, dans un sens et dans l'autre.

Les jours de tempête, elle s'échappe du groupe, remonte à la surface pour bâfrer la matière remuée par la houle. Prise de frénésie, elle gobe les particules en suspension. Alors, les dents effilées qui dépassent de ses lèvres épaisses - l'inférieure est tombante - ne servent à rien.

À l'été, de s'être tant gavée, elle porte des œufs. Une double poche charnue. Dans les courants saumâtres, les poissons pondent, à coup sûr, de s'être empiffrés. Pareille à toutes les femelles de son espèce,

elle bat de sa queue échanquée pour rejoindre le canal, et du canal, le chenal, et du chenal, la mer, où elle larguera son frai. Cet exode instinctif est ordonné par une activité motrice collective et non par une volonté propre. Chaque poisson agit, sans qu'il ait eu besoin d'apprentissage, parce que le banc tout entier s'agite.

Le calen, filet tendu par les humains en travers du chenal, la forcera à l'abandon de ses deux bourses gonflées d'œufs comme une paire de couilles ; et la tuera.

Première partie

I

De son appartement situé au neuvième étage, le front posé contre la vitre du salon, Jessica surplombait le chenal de Caronte. À gauche, le viaduc autoroutier. À droite, l'étang de Berre et sa frontière marquée par le pont levant du canal Galiffet. Au-delà du viaduc autoroutier, les usines et la mer. Au-delà de l'étang de Berre, la montagne Sainte-Victoire et la garrigue. Comme chaque jour d'été, la lumière était pure, peut-être trop franche. Que laissait-elle deviner ? Jessica fouillait du regard la colline en face, au-dessus du quartier de Ferrières, de l'autre côté de l'Île. Quelqu'un marchait au milieu des oliviers, coteau de nature tranquille derrière les tours d'immeubles. Sûrement un touriste voulant rejoindre la chapelle des Marins qui domine la ville, blanche sur le ciel bleu. Le couillon, s'il n'avait pas emporté d'eau, il allait choper une insolation. Jessica le distinguait mal, quelque chose brouillait sa vue. Elle prit la paire de jumelles passée à son cou, long malgré les renflements, et d'un écartement des oculaires, d'un roulement de la molette, obtint une image nette non du touriste mais de ce qui lui gâchait le paysage, l'empêchait de suivre son itinéraire : une mouche ou ce qu'elle prenait pour une mouche. De type vulgaire, de celles qui se glissent par les fentes des persiennes baissées, butent sur les carreaux même les plus sales, de celles qui, plus elles sont chassées, plus elles reviennent ; elle étudia celle-ci, ou l'idée qu'elle s'en faisait, dans ses moindres détails,

jusqu'à l'imaginer à l'état de vermine progressant à l'intérieur d'un morceau de viande fraîche, sinon morte. La mouche était-elle verte ou bleue ? Blanche, encore au stade larvaire ? Les poils sur ses pattes crochetées luisaient d'une colle sécrétée par des pelotes situées à leur extrémité. Jessica pensa qu'à sa prochaine douche, elle devrait s'occuper des siens, en se rasant les jambes.

Elle entendit le bourdonnement de l'insecte à ses oreilles. Comment était-ce possible ? Aucun de ses réglages ne lui avait jamais permis d'obtenir le son en plus de l'image. À moins qu'il s'agisse d'une vision, auditive en l'occurrence ? Elle relâcha l'instrument sur sa gorge basse, enveloppée dans la peau de ses vingt-huit ans. La mouche, et d'autres qui soudain l'accompagnaient, volaient débridées autour d'elle. Elle aurait voulu l'attraper, comme elle savait le faire, si seulement l'insecte avait eu un peu de consistance.

Comme chaque fois, Jessica s'était fait avoir, la mouche observée, identique à celles qui venaient derrière, n'était qu'un point noir provoqué par une trop forte pression artérielle, une hypertension que la chaleur ambiante aggravait. « Des mouches volantes », disait le docteur. Jessica préférait « à merde », parce que « volantes », c'était vraiment très con, sauf si la faculté de médecine considérait les mouches comme des insectes rampants. Quant à « vulgaires » ou « domestiques », ce n'était ni assez exact, ni assez ragoûtant, et Jessica n'était rassurée qu'à condition de nommer rigoureusement ses hallucinations. Certains jours, elle les fixait jusqu'à l'extase, jusqu'à la désintégration totale de son être, parvenant à la mollesse suprême que procurent à tout le corps une poitrine et une tête vides. La sueur coulait dans les replis de son cou, dégageant une odeur fade mais pas mauvaise, la sienne. La même qu'à ses aisselles au duvet clair qu'elle raserait peut-être, quand elle s'occuperait de ses poils de jambes. Elle se saisit de la poignée de la fenêtre,

hésita à l'ouvrir, tout était plus brûlant dehors que dedans. Les torchères de la pétrochimie allongeaient leurs flammes du côté des usines, la puanteur de leurs émanations participait à l'embrasement. Ses mouches, à coup sûr, se dédoubleraient si elle laissait l'air chaud s'engouffrer.

Sa main retomba le long de sa hanche, sur un short délavé au stretch détendu. Elle commença à taper doucement son crâne contre la vitre, puis plus vite et plus fort. Un subterfuge éprouvé, ses longs cheveux blonds fouettaient le verre. Un bruit de pluie s'éleva, puis de grêle quand les quelques perles qu'elle avait achetées l'été dernier sur le marché nocturne et dont elle avait fleuri ses mèches frappèrent les carreaux. Elle resta sous le déluge, à se laver d'abord, à se recroqueviller ensuite. Ratatinée au pied de la fenêtre, l'averse se calma puis l'oublia tout à fait. Ses taches noires ne s'évaporaient qu'à ce prix.

Elle se redressa, reprit sa place de vigie, tout en changeant de vue. Les oliviers ne l'intéressaient plus. L'eau qui coulait en bas de chez elle devint l'objet de son étude et elle réajusta ses jumelles. Au niveau du pont levant qui traverse le canal Galiffet, reliant l'Île à Jonquières, le quartier où elle vivait, elle aperçut une masse sombre qui se déplaçait à la surface. Elle l'identifia immédiatement : un banc de muges. Parmi eux, des femelles pleines qui, nageoires contre nageoires, filaient vers le chenal de Caronte en direction de la mer. D'un mouvement vif, maintes fois exécuté, elle se détourna et braqua ses lunettes sur Ferrières, sur l'esplanade de sable, sorte de plaine brûlée qui s'étendait derrière la mairie et la Grande Halle. Sous la tonnelle d'un baraquement en tôle au bord de l'eau, quatre hommes jouaient aux cartes, négligeant d'étudier les remous du chenal. Jessica s'élança vers son canapé, se pencha par-dessus le dossier. Assis par terre, caché dans l'ombre du meuble, un petit garçon de cinq ans avait les yeux rivés sur un écran de

téléphone portable. Une vidéo déroulait l'histoire d'une voiture rouge douée de parole.

– Sébastien, donne-moi mon téléphone, je dois appeler Joseph !

L'enfant n'eut pas le temps de tendre l'appareil à sa mère, elle le lui ôta des mains. Un « vroom ! vroom ! » s'échappa de ses lèvres fines. Jessica retourna à son poste de veille, le portable collé à l'oreille.

– Papi ? C'est Jess...

De l'autre côté du chenal, à la table des joueurs de cartes, un homme aux cheveux blancs se leva et se tourna vers l'immeuble. Depuis longtemps, il n'avait plus à compter les étages. En toute circonstance, il ne remarquait qu'elle, et même si sa vue avait baissé.

– Un banc ? lui demanda-t-il d'une voix étouffée.

– Il fonce sur vous !

II

Joseph replia son téléphone à grosses touches et s'adressa à ses partenaires de jeu.

– La belote est finie pour aujourd'hui, il faut remonter le calen. Un banc vient de passer sous le pont.

Les deux plus jeunes joueurs renversèrent leurs chaises à la paille rongée de sel, au vernis écaillé sous l'élan répété de l'urgence, se précipitèrent vers une corde à linge, tendue au-dessus de casiers et de filets, y décrochèrent des pantalons cirés qu'ils enfilèrent à la va-vite sur leur short, tant pis pour la chaleur.

– Toi aussi, Émile, bouge-toi. Ce que tu peux être lent ! dit Joseph en pressant l'épaule d'un homme, peut-être aussi âgé que lui, qui était resté assis.

– Longagne, moi ? Tu interromps la partie au moment où on a la main..., protesta Émile en repoussant sa chaise de ses fesses cagneuses à travers un bleu rapiécé.

D'un pas mou, il pénétra dans le cabanon aux parfums de débauche marine, depuis l'arôme dense, presque solide, laissé par le vidage de poissons, jusqu'à l'odeur piquante de la résine de polyester et de la fibre de verre qu'ils destinaient à la réparation des bateaux. Sur une table en Formica, il récupéra deux découd-vite en marmonnant : « Té, un découd-vite, si je suis lent, ça devient un découd. Et un découd, ça a pas beaucoup de sens. Bah, question sens, ça fait longtemps que j'ai battu en

retraite, alors... » De l'extérieur, Joseph cria, cela lui arracha la gorge :

– Qu'est-ce que tu racontes ?

Joseph ne parvenait plus à brusquer ses cordes vocales ni à hausser le ton. D'après lui, il s'agissait d'un problème pulmonaire. Il pensait même en avoir trouvé l'origine : tout simplement le vieillissement cellulaire. L'aphonie le guettait ? Il s'en foutait. À chacune des conversations importantes de sa vie, il avait eu envie de parler d'autre chose, sans jamais y parvenir.

– Hé, tu m'as parlé ? dit Émile en sortant du baraquement, les deux outils à la main.

– Non, répondit Joseph. Il m'a semblé que c'était toi qui avais quelque chose à me dire.

– Bé, pas que je sache. Tiens, voilà ton découd-vite.

Émile tendit l'instrument à Joseph et reprit d'un air vexé :

– Moi, je garde mon découd.

– Ton découd ?

– Peuchère, puisque selon toi, je suis lent.

– Tu te rends compte que ce que tu dis n'a aucun sens ?

– Ça en a pas, parce que toi aussi, tu es détraqué de ce côté-là.

– Du côté du sens ?

– Vouais, Trompette...

Joseph le regarda passer de son allure fanée, faisant le dos rond, traînant des pieds par terre. Oh, le fada prodigieux !

– Té, on les voit bien mes lentigos, dit Émile en plaçant ses mains dans le soleil. Ils sont plus nombreux et plus gros que les tiens.

Joseph s'avança en pleine lumière, examina ses bras. Leur peau était semblable, transparente et bistre à la fois, mais celle d'Émile beaucoup plus piquetée que la sienne.

– Cela ne veut rien dire, souffla Joseph.

Émile ne détachait pas ses yeux de ses taches, elles bavaient presque, comme délayées à l'eau de mer, épousant la forme des cristaux de sel qui corrodaient tout.

– Si, ça veut dire que je rejoindrai la bastide des calanchés avant toi, s'exclama-t-il. J'en ai même sur le crâne !

Il montrait sa tête chauve, elle aussi constellée de lentilles foncées. Joseph lui sourit :

– Milou, ne t'arrête jamais de parler. Contrairement à moi, ce serait une perte.

– Fan, tu te moques ? Mes taches se déploient à plus grande vitesse que les tiennes...

Il prit une forte inspiration, pensant que ce qu'il avait à dire était important :

– Et c'est moi qui suis lent !

Joseph voulut rire mais craignit de suffoquer s'il laissait l'air brûlant aller à sa guise dans ses poumons.

– Oui, tu es lent, répondit-il simplement.

– Tu sais qu'on était en train de gagner...

– Ce n'est que partie remise.

Joseph entraîna Émile vers le treuil automatique. Postés aux commandes, les deux jeunes pêcheurs étaient prêts à en actionner le mécanisme.

– Alors ? demanda Joseph.

– Rien, dit l'un des gars. Le banc est peut-être allé faire un tour du côté du Miroir aux oiseaux, il y a encore beaucoup d'algues à gratter sous les coques des pointus.

Après le pont levant, le canal Galiffet forme sur l'Île et suivant le quai Brescon une vasque aux eaux calmes, abritant un port d'une vingtaine d'anneaux où s'amarrent les barques à voiles. À son extrémité ouest, bornée par un autre pont, petit et fleuri celui-là, aux voussoirs anciens qu'il a fallu rénover, elle débouche sur le canal Saint-Sébastien qui fend l'Île

en deux et plus loin, se jette comme le canal Galiffet dans le chenal de Caronte. Appelée le Miroir aux oiseaux, cette enclave paisible, qui avec l'étang donne l'impression que la ville entière flotte, est le lieu d'élection des muges, de leur besoin – pacifique, puisqu'ils ne s'attaquent qu'aux algues – de manger.

– Hein, bouffer encore ? s'écria Émile. Mais l'hiver est passé depuis longtemps, c'est le cagnard maintenant ! Elle dit quoi, Jessica ?

Ils relevèrent la tête vers l'immeuble rose de Jonquières, sur la berge opposée. Au neuvième étage, en plus de Jessica, ils aperçurent la silhouette de Sébastien. La mère et le fils frappaient à la vitre, désignant avec détermination une ombre à proximité.

– Là ! cria l'un des jeunes pêcheurs.

À une vingtaine de mètres, l'eau bouillonnait et scintillait, les écailles des muges qui nageaient à la surface renvoyaient les rayons du soleil. Les deux jeunes pêcheurs lancèrent le moteur du treuil qui entraîna chaînes et filins dans un cliquetis infernal, les maillons choquaient les uns contre les autres à mesure qu'ils s'enroulaient autour du moyeu. Par le jeu des poulies, le calen qui était posé au fond du chenal, fixé par des pieux à chaque rive, se souleva et émergea dans les gerbes, formant un « W » dont les deux creux restaient inondés, pareils à des cuvettes.

Le beau piège ! Chaque été et depuis près de deux cents ans, les poissons se faisaient attraper dans le chenal, à l'endroit même où la haute mer n'est plus très loin, toujours tout droit, en passant devant les usines, puisque l'industrie s'est un jour installée là.

Les deux pêcheurs montèrent à bord d'un vieil Optimiste chargé de casiers vides. Debout en équilibre, ils progressèrent